

Hacker l'organisation : Entrelacer activisme et organisation au sein d'un hackerspace.

Mickael Peiro

Ph.D Student in Management Studies
Institute for Enterprise Management Studies
Montpellier Research in Management
University of Montpellier, France
mickael.peiro@umontpellier.fr

Nicolas Balas

Assistant Professor
Institute for Enterprise Management Studies
Montpellier Research in Management
University of Montpellier, France
nicolas.balas@umontpellier.fr

Résumé

Les chercheurs critiques ont souligné ces dernières années toute l'actualité d'une étude des organisations alternatives (Parker et al., 2014 ; Hjorth, 2005 ; Segrestin, 2006 ; Rothschild, 1979). La multiplication des hackerspaces donne alors un bon exemple de ce pourrait être une initiative alternative permettant de challenger des ordres établis tels que la propriété, la consommation ou encore le travail, tant dans ses finalités que dans ses moyens (Lallement, 2015). Plus particulièrement, les chercheurs mettent en évidence toute la complexité d'organisation et de pérennité d'une action purement militante sur le long terme (Taylor, 2016) tout autant que les difficultés qu'ont les mouvements sociaux plus organisés à maintenir et à renouveler leur visée radicale lorsqu'ils deviennent institutionnalisés (Parker et al., 2014). Conformément à cette hypothèse, notre travail vise à considérer les organisations alternatives comme un lieu de tensions entre activisme et enjeux d'organisation. Dans cette optique, les principales questions de recherche auxquelles cette contribution tentera de répondre adressent la manière dont les mouvements alternatifs parviennent à combiner les logiques d'organisation et d'activisme afin de produire des résultats durablement alternatifs et véritablement transformateurs ? Quelles tensions peuvent surgir lorsque les organisateurs et les activistes tentent de travailler ensemble pour rompre avec l'ordre dominant sans reproduire in fine ses logiques propres ? Afin de répondre à ces questions, notre recherche empirique se base sur une étude ethnographique, toujours en cours, du hackerspace le Bib, créé en 2013 à Montpellier dans l'objectif de proposer un véritable laboratoire de recherche citoyen et de rencontres conviviales autour des questions numériques. Nos données s'appuient alors sur 180 heures d'observation, une participation à 50 réunions et autres événements organisés par le hackerspace, ainsi que sur 16 entretiens non directifs et 2 enregistrements de réunions collectives avec les hackers. Nos résultats s'articulent alors autour de deux points ; premièrement comment et à partir de quelle(s) volonté(s) se structure un hackerspace, pour ensuite observer les tensions qui émergent au cours du temps et les épreuves qui apparaissent entre d'un côté la volonté de certains de créer un lieu de support aux luttes montpelliéraines et ceux qui souhaitent un lieu organisé permettant d'accueillir des bricoleurs souhaitant lutter contre la société de consommation.

Mots clés : hackerspace, organisation alternative, mouvements sociaux, ethnographie

INTRODUCTION

L'idée d'identifier des « alternatives organisationnelles » est venue, au cours des dernières années, incarner un agenda de recherche à part entière, en particulier au sein des perspectives critiques en management. Rompant avec leurs racines marxistes et post-structuralistes, considérant le management comme une pratique nécessairement totalitaire (Clegg et al., 2006), les chercheurs critiques ont récemment accordé une toute nouvelle attention sur la façon dont des formes d'organisation hétérotopiques (Lefebvre 1991 ; Foucault, 1967) étaient possibles aussi bien que souhaitables (Parker et al., 2014 ; Hjorth, 2005). Cependant, l'approche de la performativité critique qu'ils ont adoptée doit encore être étendue, en analysant comment les acteurs et les processus organisés se concrétisent sur le terrain afin d'articuler simultanément, et de manière congruente, les valeurs activistes et les enjeux organisationnels, dans le temps et dans l'espace. Par conséquent, notre travail ambitionne de contribuer à un tel programme en s'appuyant sur le concept de « do-it-ocratie », envisagé par les membres des mouvements radicaux comme un outil pratique visant à subordonner les fins activistes aux moyens activistes, Autrement dit, assujettir l'organisation aux méthodes d'organisation (Parker et Lightfoot 2014, Parker, 2002).

Les organisations alternatives ont traditionnellement été définies de manière négative, en se référant uniquement à des caractéristiques qu'elles ne partagent pas avec les arrangements institutionnels familiers, traditionnels, dominants, prédominants ou hégémoniques (Parker et al., 2014). Elles font ainsi référence à des organisations qui ne sont pas hiérarchisées (Rothschild, 1979), bureaucratiques (Segrestin, 2006; Rothschild et Russel, 1986) et plus adaptées aux besoins humains (Parker, 2007), que les formes organisationnelles dominantes (Cheney et al., 2014). Cependant, des études récentes ont montré que les pratiques alternatives, dès lors qu'on les observe au quotidien, s'écartent des images d'Épinal régulièrement dépeintes par la doxa alternative : consensualisme, horizontalité, ouverture, etc. (Heras-Saizarbitoria, 2014). En conséquence, les chercheurs critiques ont souligné que le concept d'« alternative » était empiriquement instable, montrant d'une part que le militantisme pur était complexe à organiser sur le temps long (Taylor, 2016) et que d'autre part les mouvements sociaux les plus organisés montraient de manière récurrente que les alternatives d'hier pouvaient aussi devenir les pratiques conventionnelles d'aujourd'hui (Parker et al., 2014). Conformément à cette hypothèse, notre travail vise à considérer les organisations alternatives comme un lieu de lutte entre militantisme et organisation. La « do-it-ocratie » incarne alors la pierre angulaire

laire d'une forme organisationnelle où le « faire » devance la cognition, et dans laquelle l'organisation rompt avec l'idée de formalisation pour privilégier l'incertitude, l'inconscient et la surprise. Cette recherche prend appui sur une étude ethnographique d'un hackerspace situé dans le sud de la France. La perspective ethnographique nous a permis d'aller au-delà d'une vision romancée (Van Maanen, 1979) et descriptive de cette initiative, afin de proposer une étude nuancée et participative, centrée sur les actions concrètes et quotidiennes des acteurs. Dans cette optique, les principales questions de recherche auxquelles notre contribution entend approfondir s'intéressent à la manière dont les mouvements alternatifs parviennent à combiner des logiques d'organisation et d'activisme afin de produire des résultats durablement alternatifs et véritablement transformateurs ? Quelles tensions peuvent surgir lorsqu'organiseurs et activistes tentent de travailler ensemble pour rompre avec l'ordre dominant sans reproduire in fine ses logiques propres ?

La première partie du papier passera en revue la littérature concernant les organisations alternatives, nous aborderons également la notion d'hétérotopie afin de mieux comprendre ces lieux et mouvements (*i*). Après avoir présenté la méthodologie ethnographique adoptée pour conduire notre travail de terrain (*ii*), nous analyserons les luttes entre militants et organisateurs, et mettrons en évidence comment les acteurs réussissent à dépasser cette distinction à l'aide du concept empirique de « do-it-ocratie » (*iii*). Enfin, nous discuterons de cette analyse des mouvements alternatifs et de sa contribution aux études des organisations et plus particulièrement aux perspectives critiques (*iv*).

1. CADRE THÉORIQUE

1.1 LES MOUVEMENTS ALTERNATIFS : FINALITÉS ET MOYENS

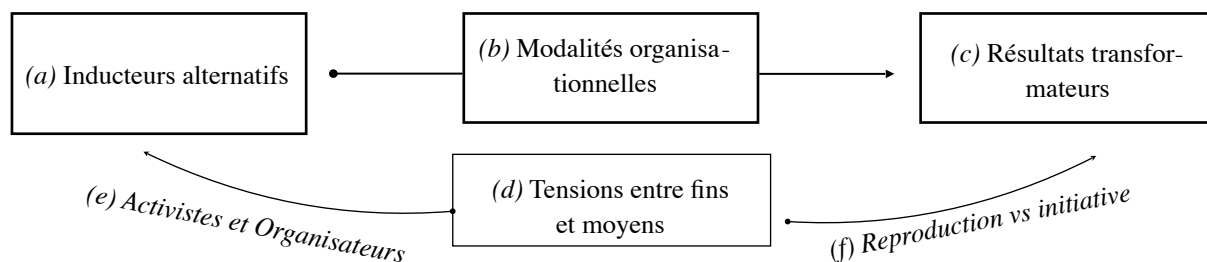
Si la contestation du capitalisme remonte vraisemblablement à ses débuts, les protestations contre la financiarisation des formes d'organisation ont commencé à apparaître plus récemment (Rothschild, 1986; Parker, 2002; Hjorth, 2005) et ont contribué à remettre le capitalisme à sa place, à savoir un moyen, parmi d'autres, d'organiser les individus et les choses dans le temps et dans l'espace (Parker, 2002). À ce titre, des thèmes tels que les « utopies organisationnelles » ont amené les auteurs critiques à envisager l'existence d'autres formes organisationnelles, passées et présentes. (Courpasson et Vallas, 2016, Parker et al., 2014, Marti et al., 2011). Cependant, l'émancipation vis-à-vis de cet ordre dominant exige non seulement la mise en cause du capitalisme (Parker, 2002), mais elle nécessite également l'existence d'ac-

teurs sociaux capables de réaliser des processus collectifs de réappropriation territoriale, économique et politique au niveau local (Pearce, 2012 ; North 1999).

Les spécialistes de l'organisation ont souligné les intentions stratégiques ou entrepreneuriales d'individus qui se regroupent pour créer des communautés et des espaces qui impliquent un rejet des normes établies du milieu environnant pour tenter d'autres arrangements sociaux (Marti et al., 2011). Ces reformateurs tentent en outre d'imaginer des modes d'organisation qui sont moins dommageables pour eux-mêmes et pour le monde (Rothschild, 1986). Si le capitalisme est aujourd'hui considéré comme le seul horizon au regard duquel toutes les organisations doivent fonctionner, les alternatives reposent sur des hypothèses radicalement différentes sur ce que le monde et les organisations pourraient être, en termes d'échelle, de moyens et de fins.

Les principales caractéristiques des organisations alternatives issues de cette littérature pourraient être modélisées selon le cadre processuel suivant, à savoir; les déterminants et le contexte dans lequel les alternatives émergent (*a*); les moyens organisationnels permettant une action collective (*b*) et les résultats des mouvements alternatifs en termes de transformation sociale (*c*).

Fig.1 - Cadre analytique de l'étude des organisations alternatives



Un grand nombre d'auteurs ont donc permis de mettre en avant ces organisations alternatives dans leur capacité à remettre en question un ordre établi. Une grande partie a d'abord mis l'accent sur la capacité de certaines initiatives à s'émanciper de l'hégémonie économique et des logiques pragmatiques du management (Marti et al., Trigona 2007, Brophy, 2007, Parker 2002) (*a*). D'autres auteurs ont souligné la capacité de ces initiatives à proposer des méthodes d'organisation et des résultats moins bureaucratiques, plus axés sur l'Homme et l'environnement (Rothschild et Russel 1986) (*b*). De plus, certains auteurs tentent d'expliquer les caractéristiques organisationnelles associées à une autre organisation comme l'autonomie (Parker,

Cheney, Fournier and Land, 2014 ; Knights and Willmott, 2002), l'égalité/l'équité au sein du partage des opportunités et menaces (Marti et al., 2000) 2011) et de la responsabilité (Parker et al., 2007, 2014, Ganesh et Zoller, 2014) à long terme, afin de réfléchir à l'ensemble des conséquences engendrées par l'organisation alternative (Parker et al., 2007) (c). Néanmoins, la mesure dans laquelle les organisations alternatives sont capables de maintenir leurs valeurs dans le temps et d'atteindre leurs objectifs face à des événements qui pourraient interroger les acteurs sur les moyens et les fins de leur projet, sont encore sous-théorisées dans la recherche en management et dans l'étude des alternatives (d).

En effet, les organisations alternatives qui contestent les institutions dominantes doivent nécessairement relever le défi essentiel de faire parti d'un système plus vaste tout en y résistant (Foucault, 1967, Cheney et al., 2014). Cela implique que des luttes existent au sein de ces initiatives entre leur capacité à transformer l'ordre dominant et leur capacité à prospérer, ce que Rothschild (1986) appelle le compromis entre la dégénérescence ou l'institutionnalisation (e). Si les chercheurs ont bien documenté toute une série de formes nouvelles d'organisations alternatives et leurs fins respectives, nous ne savons pas encore grand-chose sur la vie quotidienne de leurs communautés et les compromis en jeu entre la construction d'un projet utopique et l'appel à des choix plus pragmatiques (f).

Il nous reste donc la tâche difficile de comprendre ce qui pourrait être défini comme une alternative réelle de ce qui ne l'est pas. Des travaux récents ont montré l'incapacité de certaines initiatives à s'émanciper du management par le marché, comme la microfinance (Lightwood, 2014) ou l'entrepreneuriat social (Balas et al., 2015) et la réintroduction récurrente de l'économie au sein des projets à vocation sociale (Paranque et Willmott, 2014). En conséquence, les Hommes pratiques (Parker, 2002) critiquent les formes alternatives d'organisation parce qu'elles sont « trop similaires » au capitalisme, en reproduisant l'hégémonie capitaliste, ou parce qu'elles sont trop petites, trop faibles pour pouvoir résister à la force inévitable de la mondialisation capitaliste (Gibson-Graham, 2002). Le mouvement des hackers a ainsi fait l'objet ces dernières années de plusieurs études ayant pour objet la compréhension de ces utopies concrètes, de ces fabriques d'alternatives, et d'en comprendre les potentialités. Certains auteurs se sont plus particulièrement attaché à mettre en relief des tensions qui apparaissent au quotidien entre les pratiques organisatrices et les volontés activistes (Coleman 2016 ; 2012 ; Lallement, 2015 ; Coleman et Golub, 2008). Ces auteurs préconisent alors le développement de recherche au sein de ces utopies concrètes et la nécessité de prendre au

sérieux ces nouvelles formes d'organisation. « Il est sûr en revanche que nous pouvons trouver là matière à prendre sociologiquement au sérieux tous ceux que les rêves collectifs n'effraient pas » (Lallement, 2015).

1.2 LES ESPACES ALTERNATIFS : INTÉGRATION ET APPROPRIATION

Si nous venons de voir que les mouvements alternatifs sont sujets à plusieurs interrogations, il en va également des espaces au sein desquels ils se situent. Il apparaît intéressant de mobiliser la notion d'hétérotopie (du grec topos, « lieu » et hétéro, « autre »), initialement issue du domaine médical, signifiant la présence d'un organe dans un autre espace que celui prévu initialement. Michel Foucault s'interroge à trois reprises au cours de son parcours intellectuel sur la notion d'hétérotopie. La première fois dans son livre « Les mots et les choses » paru en 1966 où il y discute la place des « espaces autres » dans le rapport qu'ils entretiennent entre le langage et les choses. Il y fait ensuite référence, la même année lors d'un discours à la radio sur le thème des utopies « le corps utopique, les hétérotopies », à des espaces physiques, réels, dessinés au sein même de la société. Enfin il donnera une conférence au sein du cercle d'étude architecturale en 1967 afin de définir le concept et les principes de l'hétérotopie. S'il est difficile de donner une définition concrète au concept développé par Foucault, l'hétérotopie peut être considérée comme un espace de résistance et de transgression vis-à-vis de la culture dominante (Foucault, 1967 ; Soja, 1989 ; North 1999 ; Heterington, 2003 ; Hjorth, 2005 ; Topinka, 2010).

Les exemples d'hétérotopies observés par Foucault sont fondamentalement des espaces de déviance vis-à-vis des autres espaces qui les entourent ; jeux d'enfants, vacances, prisons, hôpitaux psychiatriques, bateaux (Foucault, 1967 ; Johnson, 2006). Nous nous intéressons donc ici à ces espaces réels, à l'intérieur de la société, qui réunissent des individus marginalisés (Marti et al, 2011 ; Beadle et Konyot, 2006) qui s'organisent pour produire des alternatives. Nous observons les hétérotopies dans leur capacité à regrouper des collectifs, parfois en marge de la société, qui s'organisent afin de produire des alternatives au système qui les excluent (Parker, 2002). Elles peuvent alors s'interpréter comme une rupture vis-à-vis d'un espace dominant (Lefebvre, 1991 ; North, 1999 ; Hjorth 2005) combiné à la volonté d'appropriation d'un espace (Foucault, 1967). Les hétérotopies sont alors la combinaison d'un rapport de contestation et de proposition à l'égard des autres espaces qui les entourent. Les collectifs en s'organisant autrement incarnent alors une autre possibilité, une alternative contre-hégé-

monique (Hetherington, 1997) au discours dominant, à l'idéologie sous-jacente aux discours, qui dicte comment le monde doit être agité et comment les espaces doivent s'organiser. Les hétérotopies deviennent alors l'espace des autres, individus qui luttent contre un espace qui ne leur convient plus et qui les exclut (Marti et al, 2011 ; Parker, 2011), mais également l'autre espace, appropriation d'un espace à l'intérieur de la société qui propose de dépasser l'horizon, jugé indépassable, à l'aune desquels l'ensemble des collectifs et organisations doivent prétendument fonctionner (Parker, 2002).

Deuxièmement, pour Foucault les hétérotopies ont la capacité de faire coexister des emplacements et des visions antagonistes (Shane, 2000). Le Palais Royal, figure emblématique du passage à l'époque contemporaine, incarne la possibilité de retrouver dans un même espace, bourgeois en quête de sciences, révolutionnaires et personnalités populaires (Hetherington, 1997). Le paradoxe de l'hétérotopie provient alors du fait qu'elle n'est possible que par l'existence d'un ordre dominant qu'elle conteste, dont elle occupe une forme de résistance de l'intérieur (Lallement, 2015 ; Hetherington 1997 ; Lefebvre, 1991). Elle entretient un rapport d'ambivalence et de dépendance vis-à-vis de l'espace et de la culture au sein de laquelle elle se situe. Elle se situe alors à une distance inconnue et mouvante entre le royaume où règnent les Hommes pragmatiques (Berneri, 1971), qu'elle conteste, et celui des rêveurs (Parker, 2002), auquel elle aspire. Dans un troisième temps, l'hétérotopie ne peut être définie de manière permanente et dans un espace figé sans perdre toute son altérité (Hetherington, 1997 ; Geneccchio, 1995). L'hétérotopie bouleverse les codes dans un moment d'effervescence (North, 1999) provoquant un espace temporaire d'autonomie (North, 1999; Ward, 1966 ; Hey, 1995). La temporalité de ces mouvements alternatifs, totalement autres, et leurs évolutions se heurtent alors à beaucoup de questions : est-ce qu'un collectif temporaire peut s'organiser, et quels sont les impacts du temps et de la répétition sur le projet utopique (Parker, 2011) ?

2. METHODOLOGIE

2.1. LE HACKERSPACE: LE BIB 3.0

Le cas empirique que nous nous attachons à observer est un hackerspace nommé le BIB et créé à Montpellier en juillet 2013. Lallement (2016) définit un hackerspace comme « un ensemble d'individus organisés autour d'une activité primaire (ici le hacking), dotés de technologies (ordinateur, imprimante 3D, machines-outils...), structurés à l'aide de communautés et de réseaux (les espaces collaboratifs, les associations de hackers...) et susceptibles de gérer

en leur sein une division des activités ». Wikipedia donne une autre définition de ce que peut être un hackerspace : « Un hackerspace ou hacklab, est un lieu où des gens avec un intérêt commun (souvent autour de l'informatique, de la technologie, des sciences, des arts...) peuvent se rencontrer et collaborer. Les hackerspaces peuvent être vus comme des laboratoires communautaires ouverts où des gens (les hackers) peuvent partager ressources et savoir ». Beaucoup de hackerspaces se sont alors développés afin de promouvoir les projets autour du logiciel libre, du hardware libre, ou des médias alternatifs. Si la définition emploie souvent le terme hacker, son acception ne relève pas seulement de celle du dangereux pirate informatique, n'en déplaise aux médias de masse, le hacker fait alors office de curieux, un bidouilleur, un bricoleur qui modifie, transforme, recode, animé par des idées et des convictions.

Les hackerspaces apparaissent alors intéressants à observer tout d'abord dans leur capacité à protester contre des formes de domination telles que celles exercées par les GAFAM (Google, Amazon, Facebook, Apple, Microsoft), avec l'appropriation des données et l'uniformisation des pratiques, ou encore l'hyperconsommation technologique de hardwares/softwarewares ainsi que de données. Mais aussi et surtout dans leur capacité de dépassement de la simple contestation afin de proposer un lieu de réappropriation des outils numériques et d'émancipation technologique par la pratique, par le faire. Les hackerspaces constituent alors un bon échantillon, du moins en théorie, de ce que l'on pourrait qualifier d'organisation alternative. De surcroît, s'il existe aujourd'hui un nombre grandissant d'hackerspaces, certains ont une orientation technique afin de promouvoir le « Do-it-Yourself », alors que certains autres ont une orientation plus politique, avec pour ambition de s'ancrer dans la vie politique de la société et de proposer un appui aux différents mouvements sociaux. Les hackers sur lesquels nous nous concentrons sont organisés afin de promouvoir le logiciel libre et lutter contre la propriété intellectuelle et numérique. Ils veulent aussi créer un lieu où ils peuvent créer des projets à la fois amusants et utiles pour la société, de manière collective, tout en rejetant la notion de « travail ».

Nous suivons donc le collectif dans sa troisième année, et dans sa troisième version. En effet, émergeant en 2013, la première version du hackerspace se devait de déménager pour des raisons financières, mais aussi du fait d'un nouveau plan d'urbanisme local. La seconde version du hackerspace démarre alors en février 2015 par le biais d'une cohabitation qui s'avéra complexe avec une entreprise. La troisième version, actuelle, se retrouve alors lancée en janvier

2016, dans un projet ambitionnant de réunir plusieurs associations au sein d'un même espace. De longues péripéties qui amène tout d'abord le collectif à se questionner sur la pérennisation de ses activités, mais également sur la sécurisation de ses ressources.

2.2 UNE ÉTUDE ETHNOGRAPHIQUE

Nous nous sommes engagés dans une méthode dite « ethnographique », car elle se fonde sur une attention approfondie à la vie quotidienne des communautés et des espaces. L'idée serait alors que l'ethnographie pourrait, à l'instar de ce que Marcus (1995) appelle le « localisme engagé » (Marcus, 1995), permettre de recueillir les témoignages de l'ensemble des participants, mais également les observations et l'analyse de « ce qui n'est pas dit ». L'objectif est de sortir de la « tour d'ivoire » de la recherche afin de proposer une description à travers l'observation participante et un ensemble de dispositifs conceptuels (Van Maanen, 1979 ; Conklin, 1968) pouvant être utilisés pour appréhender le niveau de la réalité sociale des collectifs visés (Althabe, 1990). Nous nous sommes efforcés lors de notre recherche d'allier une participation directe à une présence de longue durée au sein des communautés afin de recueillir des faits élémentaires (Dumez, 1988) permettant de construire une analyse à partir des représentations, ainsi que des données de premiers ordres afin de dépasser les discours (Van Maanen, 2011). Notre étude ethnographique, toujours en cours, s'appuie sur une observation participante de 13 mois du collectif du Bib, comptant 180 heures d'observations, une participation à 35 réunions et autres événements organisés par le *hackerspace* (mise en place d'une bibliothèque numérique, débat autour des médias alternatifs, sensibilisation sur les réseaux sociaux et l'esprit critique).

Fig2. Tableau de participation aux différents événements du hackerspace

	Nombre de participations
Répétitions	23
Réunions politiques	5
Ateliers	14
Événements extérieurs	8

Nous avons inscrit quotidiennement nos observations dans un carnet d'ethnographe (papier et numérique). Sont annotés au sein du journal, à la fois des éléments d'analyse factuels verbaux et non verbaux, mais également les ressentis des protagonistes et ceux du chercheur. S'il est sans doute vrai que l'étiquette du chercheur (Raulet, 2010) créer une place particulière au sein du collectif, un des enjeux de cette recherche concernant la posture du chercheur est celle de la bonne distance (Matheu, 1986) avec le terrain. Nous avons tenu, lors de nos multiples présences sur le terrain à adopter une posture hybride. Tout d'abord à l'intérieur (Raulet, 2010) du collectif, à côté des porte-paroles du mouvement, en participant à la majorité des réunions et prise de décisions, en mettant en place un atelier de bibliothèque numérique libre, animant un débat dans un collège autour des enjeux de protection des données, ou encore en organisant deux projections sur les mouvements sociaux et la propriété intellectuelle, mais également et surtout en partageant de nombreux échanges conviviaux avec l'ensemble des hackers. Nous avons également tenu une posture à l'extérieur, tentant de remplir le rôle de l'abstraction (Van Maanen, 1979) en organisant une conférence sur l'anarchie dans les lieux alternatifs, et en multipliant les échanges dans des cadres formels et informels avec les hackers sur les enjeux de pérennisation et d'activisme au sein du Bib. Une posture qualifiée parfois d'« étranger intégré » (Matheu, 1986), de « natif marginal » (Freilich, 1970). Enfin, Richard Shweder (1991) appelle les ethnographes des « marchands d'étonnements », une réflexion qui repose dans leur capacité à surprendre, mais également pourquoi pas, à réinventer certaines pratiques (Parker, 2002).

Afin de compléter cette étude ethnographique, nous avons eu l'occasion d'interroger les acteurs impliqués au sein du BIB à travers 16 entretiens non directifs et 2 réunions collectives enregistrés afin de comprendre les buts de leurs actions ainsi que le fonctionnement de leur communauté sur une base quotidienne. Nous avons choisi de faire des interviews non directives afin de recueillir autant d'informations possibles sans diriger les individus dans leurs discours. Les entrevues ont toutes été conduites en face à face, dans des lieux informels (restaurants, cafés, espace de pirates, salle de cinéma) d'une durée de 1h30 en moyenne. Nous avons ensuite enregistré et retranscrit les entretiens ainsi que les données secondaires regroupées durant la période (IRC, forum, wiki, blog) dans un logiciel de codage Maxqda12 afin de pouvoir les coder et les analyser. Le codage avait alors pour objectif d'identifier et d'isoler les intentions des hackers dans leur investissement au sein du Bib ainsi que le processus d'organisation au sein du collectif. Un codage in vivo qui nous a permis d'isoler des moments clés et tensions entre différentes visions de ce que devrait être un hackerspace.

Fig3. Tableau des données primaires et secondaires traitées

	Statut-type de données
Entretiens	Fondateurs (2) Hackers (14)
Réunions collectives	Organiser la liberté Atelier sur l'audio accessibilité
Carnet d'ethnographie et compte-rendus	51 pages
Forum/Wiki/Blog/Projets	134 éléments

3. RÉSULTATS

3.1 L'IDÉOLOGIE DU LIBRE ET LES PILIERS DU HACKERSPACE

Le BIB, un *hackerspace* situé à Montpellier, est résumé par ses fondateurs comme étant un laboratoire de recherche citoyen, un espace ouvert, un lieu de rencontre convivial autour de la question numérique, dédié à la compréhension et à l'émancipation technologique, dans une perspective de réelle éducation. Un lieu au sein duquel [*qui veut enseigner enseigne, qui veut apprendre apprend et tout le monde partage*], *Hacker #3*]. Les ateliers organisés au sein du Bib vont alors de l'API, audio, DIY, Drupal, embarqué, Jack, Jconvolver, MIDI, Melzi, Net-Jack, Non-DAW, RTFM, Raspberry, Raspbian, STFW, arduino, framework, Linux, meuble, musique, oLinuXino, php, récupération, smoothie board, mais également des ateliers fabrication de meubles en carton, observation des astres, bibliothèque libre, médias alternatifs, fabrication de shampoings. Plus qu'un lieu de bidouille et de Do-it Yourself, le BIB encourage le développement d'une réflexion sur les impacts sociaux des TIC, notamment les problématiques de recyclage, de réutilisation, de détournement des épaves électroniques et numériques, et promeut et défend la culture libre, au travers de sensibilisations à la neutralité du net et des cours de cryptages. On retrouve alors, entrelacer aux différents ateliers techniques, des discussions autour des différents mouvements sociaux locaux ou internationaux, des discussions sur la propriété intellectuelle, le monopole digital et la nécessité de s'approprier des outils de cryptage des données. Pour résumer, le BIB [*amène à considérer nos comportements vis-à-vis de l'abondance technologique et de ses conséquences dans un lieu qui promeut la bonne humeur, la curiosité, les idées, le ludique et n'importe quelles sortes de compétences pour que la sauce puisse prendre.*], *Hacker #3*]

[*Le BIB doit son nom et son logo au "Boat In a Bag", un radeau de sauvetage de bateau de plaisance, un bateau de survie compact à déployer en cas de naufrage en mer*, Hacker #13]. Il est caractérisé par un double pneumatique noir afin de capter de la chaleur et d'une tente de protection orange pour la visibilité. Les métaphores à l'univers de la piraterie au sein de la communauté des hackers sont très présentes en référence à la capacité de ces lieux flottants à voguer de lieux en lieux en quête de trésors, et luttant contre un ordre dominant. Les hackers du BIB vont encore plus loin en proposant l'idée du radeau composé d'un petit équipage soudé autour du logiciel libre. [*On a l'impression de ramer seuls avec nos idées de hacks libristes dans un océan de consumérisme bête*, Hacker #3]. On s'aperçoit alors que le Bib, véritable bateau de sauvetage, naviguant de lieu en lieu, vit à la fois par lui-même, fermé sur soi, et en même temps livré à l'infini de la mer, connecté aux océans d'alternatives. Plus important, la construction du Bib n'a rien d'un processus spontané qui verrait quelques jeunes gens en mal d'inventivité se passionner soudainement pour la fabrication d'objets parfois bien étranges. Le Bib est né de la volonté de plusieurs individus de produire [*un endroit physique pour le développement de projets libres, de code, d'électronique, mais aussi de débats autour des questions de données personnelles et de propriété intellectuelle, ou encore de neutralité du net. Une sorte de local de survie intellectuelle et manuelle*, Hacker #3]. Un lieu au sein duquel la propriété et la rentabilité seraient bannies au profit de l'échange et de la créativité. Il s'agit alors de l'énergie considérable dépensée par des citoyens afin de promouvoir un contre-emplacement à l'intérieur même de la société, un lieu de bidouille dans une société de consommation, un espace libre dans une société de propriété, un lieu de contestation dans une société d'uniformisation, que certains pourraient qualifier d'hétérotopie.

Le BIB peut être résumé à l'aune de trois principes, qui forment les parties d'un guide de survie du marin. Il est important dans un premier temps de distinguer le fablab du hackerspace, les hackers des makers. En effet, si ces deux organisations et mouvements se sont construits autour du Do-It-Yourself, leur principale différence réside dans la philosophie non marchande véhiculée par le *hackerspace* et un esprit subversif permanent. Comme le dit Richard Stallman « *le logiciel libre c'est une philosophie, l'open source c'est une façon de développer* ». Nous n'avons pas vocation ici à définir et distinguer de manière absolue les deux mouvements, mais bien de proposer, à l'aide d'exemples empiriques les différences au sein de ces organisations. [*D'un côté tu as les Fablabs, à Montpellier tu as la Frenchtech et tous les dispositifs de la région pour monter des boîtes autour des nouvelles technologies qui est très orienté business, logiciels fermés ou propriétaires ou plutôt privateurs. Et après tu as le*

*côté, non pas militant, mais un peu libertaire des hackerspaces', Hacker #1]. Si le Fablab de Montpellier est plutôt orienté technique, mettant à disposition des moyens industriels, afin de rassembler ingénieurs et entrepreneurs autour de projets innovants, le *hackerspace* s'oriente vers une direction politique, réunissant des hackers bidouilleurs engagés. [*Le hacker c'est le mec qui étudie pour comprendre pour détourner, modifier. Le maker c'est un mec qui se pointe pour faire quelque chose. Effectivement d'une certaine manière c'est réducteur, tu n'as plus d'implication culturelle, politique. Ca peut être génial, mais ce n'est pas aussi vaste, sémantiquement de gauche qu'un hackerspace', Hacker #3]. Enfin, Le BIB se distingue dans l'écosystème de la French-tech aujourd'hui par le rapport qu'il entretient avec les entreprises et collectivités du réseau. À la fois à l'intérieur et connu par l'ensemble des acteurs, certains membres du Bib sont dans des start-ups, côtoient les Fablabs, mais également en opposition avec les mécanismes du système. [*Lors d'un dîner de Gala chez IBM, il y avait les Fablabs, bon là je m'y attendais. Le BIB qu'est ce qu'ils vont foutre chez IBM ! Tu vois Hacker #3 au milieu d'IBM avec son t-shirt avec un grand GNU en train de manger des huîtres et des sushis préparés par un vieux sous-payé. Le vieux Gala à la con !', Hacker #8].***

Le deuxième principe, est le fait que les hackers octroient aux tâches qu'ils occupent, non pas le statut de moyen, mais bien celui de finalité. Un changement de paradigme qui modifie le rapport qu'entretiennent les hackers avec le « travail » ou les « tâches » qui doivent revêtir deux finalités, la curiosité et le « fun ». [*La curiosité, c'est le ressort principal en dehors du défi que tu te poses à toi même et la façon dont tu va chercher à progresser, à te remettre en question et à prendre des risques. C'est le moteur, le fun. C'est ce que plus personne ne trouve dans son travail habituel parce que tu as les angoisses du crédit, du statut social. Les gens que tu vas trouver dans les hackerspaces ils s'en foutent de ça. Pour parler à des politiques ou à des entreprises ça passe mal parce que les mecs ils peuvent arriver et mettre de l'argent sur la table en disant moi je mets 10 000, 100 000, et j'ai besoin que tu me fasses ça. Si ça n'amuse personne, il ne va trouver personne. Si c'est une idée qui amuse les gens, il va pouvoir les embaucher pour rien, quasiment gratuitement', Hacker #12]. Le BIB devient alors le théâtre de projets ludiques, et qui se donne pour objectif toujours de questionner les citoyens, politiques et entreprises sur leurs pratiques numériques. C'est ainsi qu'une participation à un Hackaton, un événement qui rassemble des développeurs bénévoles pour faire de la programmation informatique collaborative sur plusieurs jours au profit d'entreprises et collectivités, donne l'occasion au bib de [*présenter leur logiciel OOPS (Original Open Pervences Statistics). C'était un logiciel qui permettait, grâce aux données en accès libre de**

l'Agglomération de Montpellier de savoir où est-ce qu'on pouvait se garer sans payer. Voilà, nous on a travaillé pendant deux jours et deux nuits là-dessus et c'était une rigolade extraordinaire parce que c'était du culot pas possible', Hacker #4].

Le troisième principe, qui paradoxalement n'est pas mis en avant par le *hackerspace*, mais qui est très présent c'est la volonté de créer un espace de rencontre, et notamment de répondre aux pratiques d'isolement des hackers. Une envie de créer un lieu de partage, d'où le « space ». En effet, les hackers entretiennent presque tous un rapport divergeant avec le système scolaire et le monde économique qu'il trouve ennuyeux, en manque de créativité et se sont donc, pour certains, camouflés derrière un ordinateur. [*Effectivement, nombre de ces gens ne quittent pas leur siège et sont devant leur ordinateur, un peu comme les gamers. Les problèmes de socialisation et le problème de burn-out sont des pathologies qui touchent beaucoup cette catégorie de personne', Hacker #12].* Le BIB propose de réunir [*des gens conventionnels, mais aussi des gens non conventionnels', Hacker #2].* On y trouve des étudiants en management, en informatique, des graphistes, des salariés, des autoentrepreneurs, des chômeurs, des artistes, des administratifs, des squatters, des musiciens, des éducateurs, des entrepreneurs. [*Il y a un autre aspect dans le BIB que je trouve intéressant et que j'ai découvert a posteriori c'est de désenclaver des gens qui ont tendance à être beaucoup dans le replis sur soi, des gens qui sont beaucoup dans la connaissance technique, beaucoup de capacité, mais qui par le jeu social et la considération sociale à laquelle ils doivent faire face se retrouve dans une attitude de négation du collectif et un peu dans une attitude de supériorité [...] Il y a ce côté là que je trouve intéressant et le fait que ça mette en relation des gens qui sont différents', Hacker #5]*

3.2. L'ÉTHIQUE DE LA DO-IT-OCRATIE: ENTRELACER VALEURS ACTIVISTES ET VOLONTÉS ORGANISATRICES

Outre les finalités que se donne l'*hackerspace* de Montpellier, il est intéressant de regarder comment celui-ci incarne ces valeurs dans des pratiques organisationnelles quotidiennes. La multiplicité des visions au sein du même lieu permet de développer des projets en fonction des envies de chacun. Le *hackerspace*, en proposant une répartition des tâches selon la volonté des protagonistes redéfinit l'espace de travail. Loin d'une vision classique, les membres opèrent à partir d'une vision au jour le jour et d'après les ressources dont ils disposent. Les hackers font alors du travail quelque chose de libre, auquel tout le monde peut participer, in-

tervenir à des degrés différents à l'image des logiciels libres, mais également quelque chose de plus informel et de plus diversifié. Ils brisent la vision d'un travail basé sur la réflexion, les expériences et les compétences pour proposer un travail se basant sur le *faire*, faisant encore une fois du travail une finalité. [*'Il y a Hacker #17 qui a sorti un mot que je trouve assez marquant c'est la « do-it-ocratie », en gros c'est fais le, et c'est celui qui le fait qui a raison.'*, *Hacker #11*]. Michel Lallement, dans son étude du hackerspace Noisebridge en 2015, propose une première étude de l'éthique du faire, fortement partagé au sein de la communauté des hackers. Une croyance qui revient à laisser à chacun la possibilité de faire ce qu'il veut et d'attribuer la légitimité à celui qui fait (Lallement, 2015). Les hackers du Bib tentent alors d'aller plus loin, non seulement de proposant un modèle au sein duquel le faire est au centre du processus organisé, mais en incarnant ce dernier à la fois dans un sens politique, en montrant que l'impossible peut s'incarner dans le faire, mais également dans une pratique organisationnelle en substituant des espaces de micro décisions à des actions quotidiennes, permettant de dépasser les clivages liés aux différentes visions inhérentes au collectif. Se développe alors au sein du hackerspace une forte idéologie autour du faire, de l'autosaisissement de projet et de tâches imprévues en raison de l'envie personnelle. Une croyance qui tend à favoriser l'émancipation des acteurs sur ce qu'ils veulent faire, mais également sur ce qu'ils peuvent faire. Cette croyance forte du *faire* refait les frontières entre le travail et l'oisiveté, l'ordre et la déviance et propose un modèle où la performance est liée à l'action plutôt qu'à son résultat. Une « do-it-ocratie », qui fait que se développe au sein du BIB des espaces de micro décisions autour de demandes de financement, d'ateliers de programmation, de sensibilisations auprès de lycéens, de manière indépendante, sans que cela n'affecte l'ensemble du collectif. Une croyance qui s'étend au-delà des frontières du hackerspace pour aller impacter les citoyens qui souhaitent s'investir dans un projet avec les hackers. [*'Le but c'est d'avoir un tiers lieu, le discours habituel. Le truc qui est intéressant c'est quand les gens appellent et ils demandent si l'on peut réparer ça. Ben non ! Le hackerspace c'est un lieu où tu viens et tu vas essayer d'apprendre à réparer'*, *Hacker #1*]. Les réunions et les ateliers sont ainsi accessibles à tous, de même que les comptes rendus de réunions sont aussi publics. S'improvisent donc volontiers au sein du lieu: électricien, manager, professeur, ingénieur en software ou hardware, projectionniste, comptable, financier, cuisinier, philosophe, artiste... Une volonté de structurer le mouvement qui est elle-même sujette à cette idéologie du faire, toujours à essayer, parfois en échouant, mais toujours en réessayant et en apprenant de ses erreurs. Un modèle horizontal inspiré de l'*open source*, que l'on retrouve au BIB, qui permet une forte créativité, une réac-

tivité, un engagement et du plaisir. [*C'est vrai qu'il y a toujours eu un million de théories dans le contenu du BIB et après chacun en a fait l'usage par lequel il en avait besoin, ce qui est intéressant, mais qui n'en fait pas un projet durable. En même temps c'est intéressant que le projet n'ait pas été écrit complètement dès le début et qu'on n'arrive pas en ayant quelque chose, des règles à suivre. C'est important en termes de conscientisation des gens qu'ils participent eux-mêmes à la création, y compris à la création théorique de l'outil*, Hacker #5].

Cependant cette éthique du faire se retrouve mise à l'épreuve d'enjeux de pérennisation de l'activité du hackerspace. Le lieu, aujourd'hui dans sa troisième version et après trois déménagements, pour des raisons, politiques, humaines ou financières doit résoudre des problématiques de gestion des ressources, humaines et financières. La mise en place d'ateliers « funs » doit alors être mise en discussion avec la capacité des hackers à s'organiser, parfois à financer. Des considérations qui amènent le collectif, parfois à s'organiser, parfois à réaffirmer les valeurs activistes au coeur du projet.

3.3 LE BIB: LA MISE À L'ÉPREUVE DE LA DO-IT-OCRATIE ET LES TENSIONS ENTRE LIEU DE BIDOUILLE ET LIEU DE LUTTES

L'étude du hackerspace de Montpellier, dans sa proposition d'un autre modèle nous a conduit à analyser les visions qui le compose et ses pratiques quotidiennes ; à observer comment le mouvement, dans le temps, tend à se structurer afin d'augmenter ses chances d'atteindre ses fins, parfois même en les modifiant. Il ressort donc de notre enquête de terrain que ces mouvements juxtaposent deux camps, deux types de luttes, deux visions de ce qui devrait être un projet alternatif, qui coexistent et parfois se confrontent. Le Bib, fondé par trois *hackers*, se donnait pour objectif de fournir un espace pour les hackers afin de se réunir autour de l'émancipation technologique et culturelle. Il propose ensuite des ateliers, des conférences, des films, mais aussi des crypto-parties, des ateliers cannibales (déconstruction et reconstruction d'ordinateurs) ou encore des ateliers Scratch pour apprendre aux enfants à coder. Tout cela en proposant un lieu au sein duquel les acteurs ne travaillent pas, mais s'amusent en construisant autour de la philosophie du libre. Une finalité qui distingue d'un côté les hackers qui souhaitent rompre avec l'obsolescence programmée, la surveillance numérique et le monopole privé, des activistes chevronnés qui ont construit leurs expériences (extra)professionnelles sur la volonté de proposer autre chose. [*J'ai commencé à militer en arrivant à la fac dans un syndicat étudiant et assez rapidement je me suis occupé des outils de communication. De là,*

c'était le début des années 2000 et je me suis retrouvé assez vite avec tous le mouvement d'Indymedia', Hacker #5]. Ils souhaitent faire du hackerspace un lieu de support pour toutes les luttes locales pour lesquelles ils mettent à disposition des imprimantes afin d'imprimer des tracts, un cloud et des adresses mails sécurisées et hébergées localement, ainsi que de conseils sur le cryptage de données. ['On est là pour aider les mecs de Nuit Debout, pas les start-upers', Hacker #3]. Au sein des mêmes frontières, côtoyant le même lieu, partageant les mêmes ordinateurs, on trouve des hackers qui souhaitent mettre en place un lieu organisé permettant d'accueillir des personnes voulant faire du bricolage et lutter contre une société de consommation. Ils veulent fournir aux citoyens un lieu durable et organisé au sein duquel ils peuvent se réapproprier des objets, leur fonctionnement, sans sous-bassement théoriques ou encore politiques. ['Les hackers très militants, un peu punks qui ne veulent pas entendre parler de modèle économique, qui rejettent tout ça, qu'ils rejettent tout ce qui est marketing, branchouille ok, mais il faut bien parler de modèle économique sinon comment on construit un truc qui est pérenne et qui fonctionne?', Hacker #1]. On retrouve alors au sein du hackerspace des personnes qui y pensent l'organisation, afin que celle-ci permette de perpétuer l'action, mais aussi l'efficacité du lieu. [Pour que ça fonctionne mieux, il faudrait lever des freins qui sont importants. Qui sont cette difficulté d'organisation dans l'espace actuellement, le rangement, c'est une utopie le rangement (rire), c'est un geste artistique. L'humidité et l'électricité catastrophique qui font que les trucs pètent c'est un vrai problème et ça fait que les choses deviennent plus compliquées', Hacker #4].

Si ces deux mouvements font partie intégrante et constituent le *hackerspace*, cependant, au cours du temps, les différentes interactions avec le monde extérieur (entreprises, associations, citoyens, autres initiatives) questionnent les hackers sur la pérennisation du lieu (financement) et sur le fait d'attirer plus de personnes, notamment des non-informaticiens pour diversifier l'équipage. Ce qui amène certains hackers à s'interroger sur la nécessité de se professionnaliser et de formaliser par opposition à d'autres qui ne souhaitent pas déroger aux enjeux de promotion du libre et d'un espace de « fun ». Des interrogations qui divisent les membres du BIB sur la nécessité de maintenir un lieu plutôt que d'avoir un *hackerspace* dématérialisé, ou encore ouvrir ou non l'espace aux plus grands nombres (entreprises, logiciels propriétaires). ['Les répètes que tu peux avoir, tu as le coté poster de Ché Guevara dans la chambre, je caricature, mais tu as un peu le coté ado que j'aime bien, mais bon le truc c'est refusé le principe de réalité', Hacker #1]. Un principe de réalité qui amène les hackers du BIB à mettre en place des actions contraignantes. Certains mettent donc en place des de-

mandes de subvention, certains se font rémunérer des prestations de services, et d'autres envisagent le fait d'avoir recours à des stagiaires, des salariés. Tous ces choix questionnent donc les acteurs autour des finalités du *hackerspace*, mais également des moyens afin d'y parvenir. Des choix qui divisent les activistes, partisans du fait de ne faire aucun compromis sur les finalités du mouvement afin de dénoncer l'ordre dominant et de produire une utopie. [*J'ai conscience qu'il faut de l'argent au sens fiduciaire du terme, mais sa transformation en termes comptable, je n'en ai rien à foutre. Je sais que je serai au front, je m'organise pour vous les faire remonter. Mais le traitement et leur valorisation, je ne vais pas être capable de les traiter*'], Hacker #3]. D'un autre côté, les organisateurs, qui ne croient pas en l'utopie et qui souhaitent mettre en place une alternative concrète afin de pérenniser le mouvement. [*Il faut prendre conscience que ce que tu appelles paperasse c'est les trucs qui vont permettre de te payer. Et s'il y a une chose qui est utile ce n pas que tout le monde fasse tout le budget, mais au moins prendre conscience de ça*'], Hacker #4].

4. CONTRIBUTIONS AUX APPROCHES CRITIQUES EN MANAGEMENT

Cette communication pointe la difficulté pour des organisations alternatives de concilier le respect de valeurs activistes avec le développement de l'organisation dans le temps, en termes aussi bien de fins que de moyens. Nous nous intéressons plus particulièrement ici aux débats concernant l'évolution de ces initiatives alternatives dans le temps, de leur capacité à s'émanciper de cadres managériaux pragmatiques (Parker, 2002), tout en produisant une initiative de long terme (Rothschild, 1986). Elle renvoie de manière plus large au devenir de toutes les initiatives en charge de mettre en place des plans de transformation dans les entreprises ou la société. De leur capacité à rester alternatives, de reproduire des pratiques qu'elles dénoncent ou encore de s'autodétruire quand le contexte a évolué en leur sens (Parker et al., 2014). Nos principaux résultats soulignent comment les organisations alternatives, ici l'*hackerspace* de Montpellier, tentent de maintenir leurs valeurs activistes dans le temps tout en poursuivant leurs objectifs, en mettant en avant des situations concrètes où les acteurs doivent faire face à des enjeux d'organisation, dans leur volonté d'émancipation. Notre étude tente de faire ressortir les tensions qui existent au sein de ces mouvements entre les finalités et les moyens. L'étude de ces initiatives nous permet également de fournir des réponses concernant les débats empiriques et théoriques autour des luttes entre activistes et organisateurs (Taylor, 2016 ; Lallement 2015, Parker et al., 2014, Hetherington 1997, Rothschild et Russel, 1986, Weber,

1922, 1904) en montrant la tentative du collectif de sortir de ce clivage en proposant une éthique de la do-it-cocratie, encore sous-exploitée dans la littérature (Lallement, 2015).

De plus, nous pensons que le fait de travailler sur de nouvelles formes d'organisation a une incidence sur notre façon de faire de la recherche. Ainsi, nous décidons de promouvoir une recherche également fondée sur le faire, qui nous permet de comprendre les croyances des acteurs, les valeurs et les luttes, mais aussi, parce que cela est nécessaire, afin de recueillir des informations plus détaillées et plus profondes (Geertz, 1972). Comme l'a noté Van Maanen (1978) « L'accès est continuellement problématique pour le chercheur sur le terrain », et l'entrée dans les collectifs ne garantit pas la permission d'y rester. Le chercheur doit alors rompre avec l'invisibilité en faisant des choses pour et avec les collectifs (Iedema et Carroll, 2015).

RÉFÉRENCES

- BEADLE, R., & KÖNYÖT, D. (2006). The Man in the Red Coat—Management in the Circus. *Culture and Organization*, 12(2), 127–137.
- BEYEA, S.C., NICOLL H.L. (1997). Qualitative and quantitative approaches to nursing research. *Association of PeriOperative Registered Nurses Journal*, August 1997, Vol 66 n°2.
- BROPHY, E (trans.), 'On the Centri Sociali: Interview with Roberto Ciccarelli' (Interview). *Affinities: A Journal of Radical Theory, Culture and Action*, Vol. 1 No. 1, Winter 2007 pp. 21-32. No copyright
- CHENEY, G and al., (2014). "Worker Cooperatives as an Organizational Alternative: Challenges. Achievements and Promise in Business Governance and Ownership." *Organization* 21 (5): 591–603.
- CHENEY, G. SANTA CRUZ, I. PEREDO, A.M. NAZARENO, E. HERAS-SAIZARBITORIA, I. (2014). The ties that bind? Exploring the basic principles of worker-owned organizations in practice
- COLEMAN, G. (2016). Anonymous. Hacker, activiste, faussaire, mouchard, lanceur d'alerte. Lux éditeur, 2016.
- COLEMAN, G. (2012). *Coding Freedom: The Ethics and Aesthetics of Hacking*. Princeton: Princeton University Press.

- COLEMAN, G., & GOLUB, A. (2008). Hacker practice: Moral genres and the cultural articulation of liberalism. *Anthropological Theory*, 8(3), 255-277.
- COURPASSON, D., MONTIES, V. (2016). “‘ I Am My Body ’. Physical Selves of Police Officers in a Changing Institution: I Am My Body.” *Journal of Management Studies*
- CORBIN, J., STRAUSS A. (2008), *Basics of Qualitative Research. techniques and Procedures for Developing Grounded Theory*, 3e edition, Sage, London.
- CORBIN J., STRAUSS A. (2008), *Basics of Qualitative Research*.
- DAY, R. J. F. (2005). *Gramsci Is Dead: Anarchist Currents in the Newest Social Movements*. London ; Ann Arbor, MI : Toronto: Pluto Press ; *Between the Lines*.
- DUNEIER, M. (2014). How not to lie with ethnography. *American Sociology Association, Sociological Methodology, Vol41 (2011)*, p1-11.
- GLASER, B., STRAUSS, A (1967) *The Discovery of Grounded Theory: Strategies for Qualitative Research*. Chicago: Aldine de Gruyter
- FOUCAULT, M. (1984) « Des espaces autres ». (conférence au Cercle d'études architecturales, 14 mars 1967), in *Architecture, Mouvement, Continuité*, n°5, octobre 1984, pp. 46-49.
- GEERTZ, C. (1972). Deep Play: Notes on the Balinese Cockfight. *Daedalus*, 101(1), 1-37. Retrieved from <http://www.jstor.org/stable/20024056>
- HARVEY, D. (2015). *Villes rebelles: du droit à la ville à la révolution urbaine*. Buchet/Chastel.
- HETHERINGTON, K. (1997). *The badlands of modernity: heterotopia and social ordering*. London; New York: Routledge.
- HJORTH, D. (2005). Organizational Entrepreneurship: With de Certeau on Creating Heterotopias (or Spaces for Play). *Journal of Management Inquiry*, 14(4), 386–398.
- IEDEMA, R., CARROLL, K. (2015): “Research as affect-sphere: towards spherogenics.” *Emotion. Review*, 7 (1), 67–72.
- JOHNSON, P. (2006). Unravelling Foucault’s “different spaces.” *History of the Human Sciences*, 19(4), 75–90.

- LALLEMENT, M (2015). L'Âge Du Faire: Hacking, Travail, Anarchie. *Edition du Seuil* 2015.
- LEFEBVRE, H. (1970). La révolution urbaine. *Espaces Temps*, 49(1), 181–187.
- LEFEBVRE, H (1991). The Production of Space. 1974-1984. *Blackwell* 1991.
- MAANEN, J. V. (1979). The Fact of Fiction in Organizational Ethnography. *Administrative Science Quarterly*, 24(4), 539.
- MAANEN, J.V. (1978). 'The asshole'. In Manning, P. K. and Van Maanen, J. (Eds), Policing: A View from the Street. New York: Random House, 221–38.
- MAANEN, J.V. (2011). Ethnography as Work: Some Rules of Engagement: Ethnography as Work. *Journal of Management Studies*, 48(1), 218–234.
- MARCUS, G. (2004). Ethnography in/of the World System: The Emergence of Multi-Sited Ethnography. *Annual Review of Anthropology*, Vol.24 (1995), 95-117.
- MARTIN, I., COURPASSON, D., & DUBARD BARBOSA, S. (2013). “Living in the fish-bowl”. Generating an entrepreneurial culture in a local community in Argentina. *Journal of Business Venturing*, 28(1), 10–29.
- NORTH, P. (1999). Explorations in heterotopia: Local Exchange Trading Schemes (LETS) and the micropolitics of money and livelihood. *Society and Space* 1999, volume 17, 69-86.
- PARKER, M. (2002). Utopia and the organizational imagination: outopia. *The Sociological Review*, 50(S1), 1–8.
- PARKER, M. (2011). Organizing the Circus: The Engineering of Miracles. *Organization Studies*, 32(4), 555–569.
- PARKER, M., Cheney, G., Fournier, V., & Land, C. (2014). The question of organization: A manifesto for alternatives*. *Ephemera*, 14(4), 623.
- PARKER. M., CHENEY, G., FOURNIER V., LAND C. (eds) (2014). The Routledge Companion to Alternative Organization, London: Routledge.
- PARKER, M., Fournier, V., & Reedy, P. (2007). *The dictionary of alternatives: utopianism and organization*. London: Zed Books.

- RAULET, N. (2003). La méthode ethnographique appliquée aux ressources humaines. *Encyclopédie des ressources humaines*, Ed Jose Allouche, 2003, Vuibert.
- ROTHSCHILD, J., Russel, R (1986). "Alternatives to Bureaucracy: Democratic Participation in the Economy." *Annual Review of Sociology*, 307–28.
- ROTHSCHILD-WHITT, J (1979). « The collectivist organization: an alternative to rational bureaucratic models », *American Sociological Review* 1979, Vol. 44 (August): 509-527;
- SHANE, D.G. (2005). Urbanism: Urban design and heterotopias. *88th ACSCA annual meeting*.
- SOJA, E. (1989). Heterotopologies: a remembrance of Other spaces in Citadel-LA. *Postmodern Geographies*, London: Verso. (1990)
- TOPINKA, R. J. (2010). Foucault, Borges, heterotopia: Producing knowledge in other spaces. *Foucault Studies*, (9), 54–70.
- TRIGONA, M 'Latin America's Autonomous Organizing' (Article). *Affinities: A Journal of Radical Theory, Culture and Action*, Vol. 1 No. 1, Winter 2007 pp. 107-114.
- WRIGHT, E. O. (2010). *Envisioning real utopias* (Vol. 98). Verso London.
- WEBER, M, (1904-1905) « L'éthique protestante et l'Esprit du capitalisme », suivi d'autres essais, trad. fr. Jean-Pierre Grossein, Paris, Gallimard, 2003.
- WEBER, M, « Economy and Society: Volume 1 ». Berkeley: University of California Press.